



LE PAYS DE FRANCE

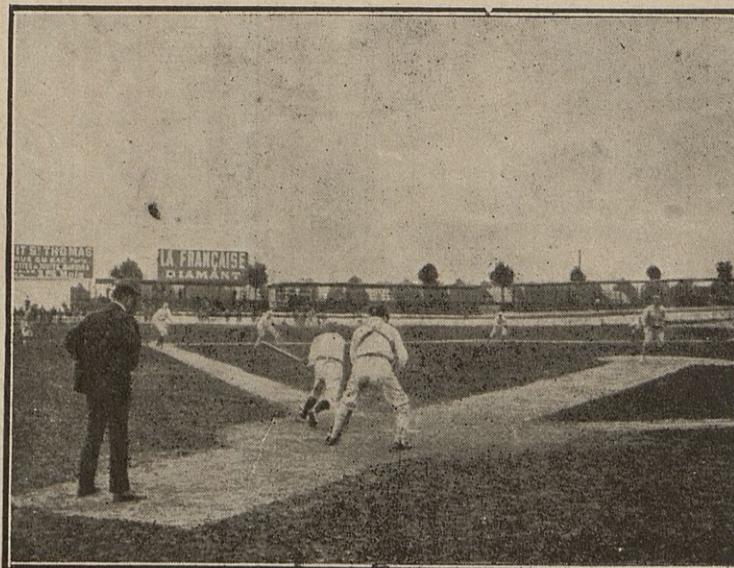


PARTOUT, LES GRÈVES FINISSENT
par rendre impossible le retour à la vie économique
normale. Sans doute est-ce là ce que ces messieurs, à gauche,
M. Morrison, secrétaire de la fédération des travailleurs américains,
et John D. Rockefeller junior se disent, à Washington,
au moment où 500.000 mineurs viennent
de se mettre en grève.

LE BASE-BALL

BASE-BALL !!! Voilà un mot nouveau qui, depuis quelque temps, prend de plus en plus de place dans notre langue. Il est même devenu officiel, puisqu'un de nos ministres de la guerre a décidé que des moniteurs commissionnés l'enseigneraient à nos soldats afin de les entraîner au lancement de la grenade.

Cependant peu de personnes, excepté quelques sportifs très avertis, savent exactement en quoi consiste le jeu national américain. Quelques flâneurs, qui ont regardé des soldats yanks s'amuser à se lancer et recevoir une balle de caoutchouc dur dans leurs mains gantées de cuir s'imaginent qu'ils ont vu jouer au base-ball. Douce illusion ! Ils n'ont vu qu'un exercice d'entraînement à ce jeu compliqué de règles si nombreuses qu'il est



UNE PARTIE DE BASE-BALL.

impossible de donner dans un article de journal une description détaillée, tout au plus un aperçu sommaire de sa constitution, de ses buts et des principaux articles de son code.

UN APERÇU DU BASE-BALL

Tous nos lecteurs ont probablement joué, dans leur enfance, à la balle au coin. Un carré est dessiné sur le terrain et, à chaque angle, des mouchoirs ou objets quelconques sont posés à terre. Auprès des angles, à une certaine distance, des joueurs sont postés armés d'une balle. Du milieu du carré, un joueur s'élance, au signal donné, le plus rapidement qu'il peut, vers les angles et essaie de ramasser les mouchoirs sans être atteint par les balles. Il a gagné la partie quand il a ramassé les quatre mouchoirs.

Dans le jeu américain, le carré dessiné à la craie est d'une dimension fixe de 90 pieds (environ 37 mètres) sur chaque côté. Il se nomme le « diamond » ou l'« infield ». Les quatre angles forment les bases ; elles sont marquées par des sacs de toile blanche remplis de sciure de bois, attachés à des pieux enfouis en terre ; derrière le carré s'étend le champ extérieur sur lequel sont postés les hommes qui sont chargés de garder les bases.

La partie se dispute entre deux équipes appelées teams ou nines parce qu'elles sont composées de neuf joueurs ; elles comprennent un lanceur (pitcher), un attrapeur (catcher), un homme de première base, un autre de seconde base, un de troisième base, trois hommes de champs et un arrête-court. Tour à tour, pendant les neuf entrées qui composent la partie, les deux équipes prennent le « champ » ou le « bat ». L'équipe « au champ » joue le rôle de la défense. C'est elle qui doit empêcher les coureurs de bases de l'équipe au « bat » d'atteindre les sacs en les fusillant au passage.

L'équipe au « bat » fournit l'un des principaux personnages du jeu, qui est le batman, c'est-à-dire le joueur qui est armé du bat, longue pièce de bois à peu près semblable à la batte du cricket. Posté près du « diamond », dans un rectangle tracé à la craie, de six pieds de long sur quatre de large, le batman doit détourner la balle que lui envoie le lanceur et la mettre hors du jeu, de façon que les hommes chargés de garder les bases ne puissent la reprendre en temps voulu. Aussitôt son coup de bat donné, il se précipite vers les bases et essaie de toucher le plus de sacs possible avant d'être fusillé au vol. Ensuite il cède son tour à un autre homme de son équipe, qui fera la même chose que lui, c'est-à-dire donnera le coup de bat et puis s'élancera vers les bases.

L'équipe gagnante est celle qui, pendant qu'elle tenait le bat, compte le plus de bases touchées.

Deux arbitres président la partie. C'est eux qui annoncent les balles et jugent les coups. Dans les cas de contravention aux règles, ils affichent des amendes et, à défaut de paiement des amendes, des peines de mise à pied temporaires ou définitives.

Mais il est bien entendu que ceci n'est que la plus simple expression du jeu.

LE CODE DU BASE-BALL

Parce que le code des règles du base-ball est aussi abondant et méticuleux que le code civil et la fantaisie en est aussi rigoureusement exclue. D'abord, l'uniforme est réglementaire, sauf la variante des couleurs adop-

tées par chaque club de joueurs. Le bat, qu'on appelle aussi la thèque, doit être rond et ne pas avoir plus de deux pouces trois quarts de diamètre à la partie la plus épaisse. Les balles de caoutchouc durci sont de modèle unique et enveloppées de papier cacheté. Les gants, mitaines, cuirasses et masques sont aussi de poids et dimensions fixes. Les terrains de jeu doivent être munis de deux bancs pour les joueurs de l'équipe au « bat » qui attendent leur tour de prendre le bat. Ces bancs sont placés en arrière et de chaque côté de la plaque de base, à une distance de vingt-cinq pieds. Ils doivent être couverts d'un toit pour abriter les joueurs contre le soleil ou la pluie, avec un espace libre de six pouces laissé dans le toit pour la ventilation. En cas d'averse trop violente, les arbitres ont le droit d'arrêter le jeu et de le terminer si la pluie dure plus d'une demi-heure.

Les contrevenants aux règles ont une minute pour se ranger aux décisions de l'arbitre ; s'ils persistent dans leur rébellion, l'arbitre leur inflige l'amende ou l'exclusion, qui est notifiée à tous les clubs des Etats-Unis.

On ne badine pas avec le base-ball ! C'est plus qu'un jeu, c'est une institution nationale.

UN PEU D'HISTOIRE...

On s'accorde à dire que, dans ses grandes lignes, le base-ball a été codifié par le major Abner Doubleday, vers 1839, et aussitôt il commença de devenir populaire dans les Etats-Unis.

Mais son grand essor date de la guerre de Sécession, en 1861. Dans tous les camps du territoire, les troupes à l'entraînement y occupaient leurs loisirs. On dit même qu'il arriva parfois que des parties furent engagées sur le *no man's land* entre les soldats des armées rivales. Après la paix, en 1865, le base-ball était consacré.

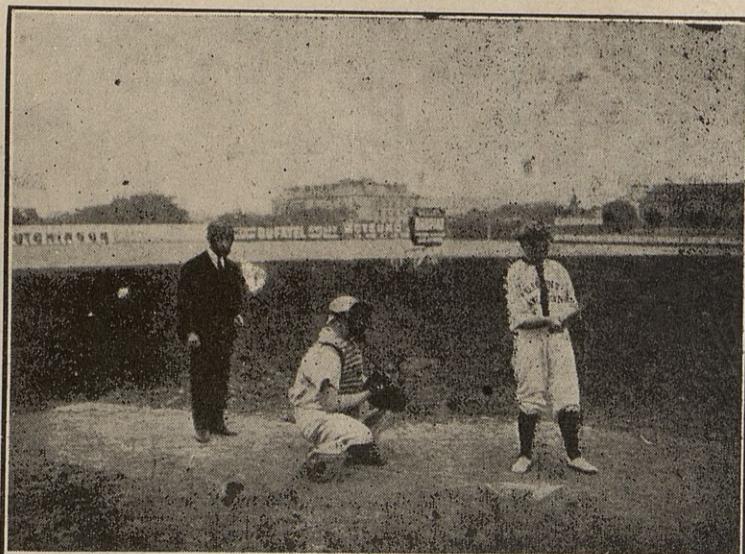
Des associations s'organisèrent dans les villes, les universités et les collèges, sous forme de clubs. Elles sont maintenant groupées en deux lignes directrices, la National League et l'American League. Chacune de ces ligues fait jouer par les différents clubs locaux un certain nombre de parties pendant la saison qui va d'avril en octobre. A la fin de septembre, le club qui a gagné le championnat de la National League entre en jeu contre le champion de l'American League pour lui disputer le championnat du monde et c'est, en effet, un événement mondial, puisque les résumés et les points en sont télégraphiés dans toutes les parties du monde. En 1916, particulièrement, la victoire du club des « Géants » de New-York contre celui des « Cardinals » de Philadelphie a laissé dans la mémoire de tous les Américains une impression si profonde que la guerre ne l'effacera peut-être pas.

LE BASE-BALL EN FRANCE

Le base-ball s'acclimatera-t-il chez nous ? A vrai dire, je ne le crois pas. Non pas que je méconnaisse nos qualités sportives. Il ne nous manque ni l'allant, ni le sang-froid, ni la rapidité de décision qui sont les éléments essentiels du sport. Mais il ne semble pas que nous ayons cet esprit de discipline volontaire qui est si caractéristique dans l'esprit de la démocratie américaine. Or le base-ball n'existe pas sans une discipline rigoureuse.

Cependant en 1913 — aux temps préhistoriques — un mouvement s'était dessiné en France pour l'introduction du jeu américain. Il venait du lycée Condorcet. Un jeune élève de seconde, M. Jacques de Saint-Maurice, qui avait de qui tenir au point de vue de l'héritage sportif, organisa tout seul, par ses propres moyens, la première équipe scolaire française.

Au mois de mai, elle se mesurait, au Racing-Club, contre une équipe



LE BATTEUR PRÊT A RECEVOIR LA BALLE.

américaine et manifestait honorablement sa jeune existence. D'autres associations se créaient en province lorsque la guerre survint et les joueurs de base-ball devinrent tous des soldats ou des officiers glorieux.

Pendant trois ans, en France, on ne parla plus de base-ball, jusqu'à ce que, il y a deux ans, à l'école de Saint-Cyr, le ministère de la guerre eût la première idée, sous l'impulsion américaine, d'instruire des moniteurs qui se répandraient ensuite dans l'armée pour y enseigner le jeu. Le comte de Saint-Maurice, dont le nom est désormais inseparable du base-ball, fut chargé de ce cours.

Le projet, abandonné encore une fois, revint plus tard sur l'eau et peut-être que le base-ball se répandra dans la nation en partant de l'armée, comme il s'est répandu aux Etats-Unis après la guerre de Sécession.

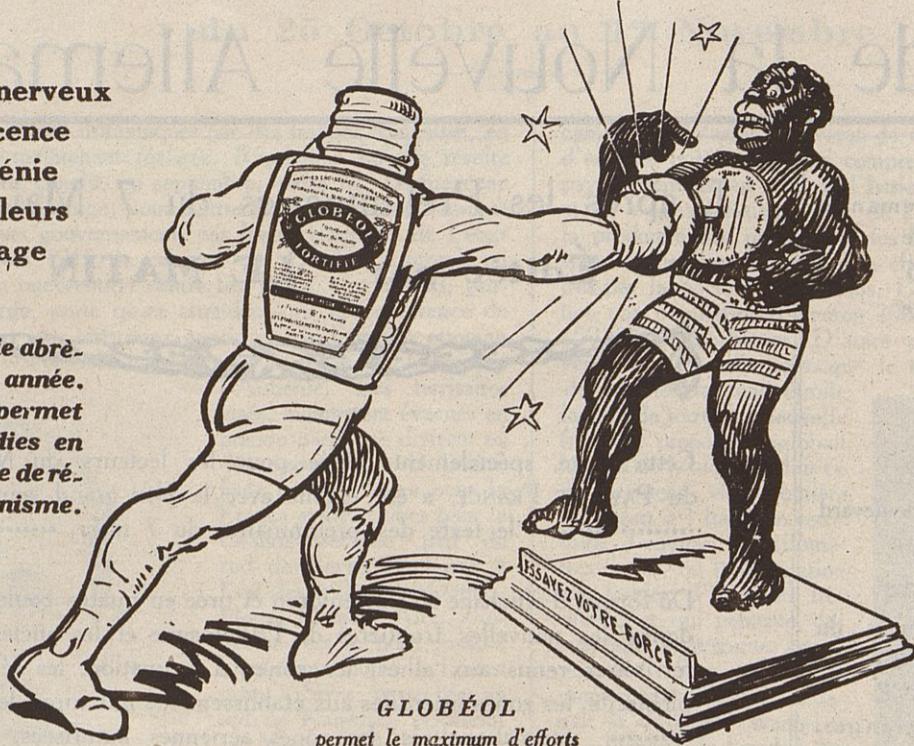
GLOBÉOL

donne de la force

Epuisement nerveux
Convalescence
Neurasthénie
Pâles couleurs
Surmenage

Un mois de maladie abrè-
ge votre vie d'une année.
Le GLOBÉOL permet
d'éviter les maladies en
augmentant la force de ré-
sistance de l'organisme.

Communication à
l'Académie de Méde-
cine du 7 juin 1910.



GLOBÉOL
permet le maximum d'efforts

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

D^r DELSAUX, médecin sanitaire maritime.

Tonique vivifiant, abrège les convalescences; augmente la force de vivre.

Reminéralise les tissus.
Nourrit le muscle et les nerfs.

Etablissements CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.

Le demi-flacon, f^{co}, 4 fr.; Le flacon, f^{co}, 7 fr. 20; les trois, f^{co}, 20 fr.

GYRALDOSE

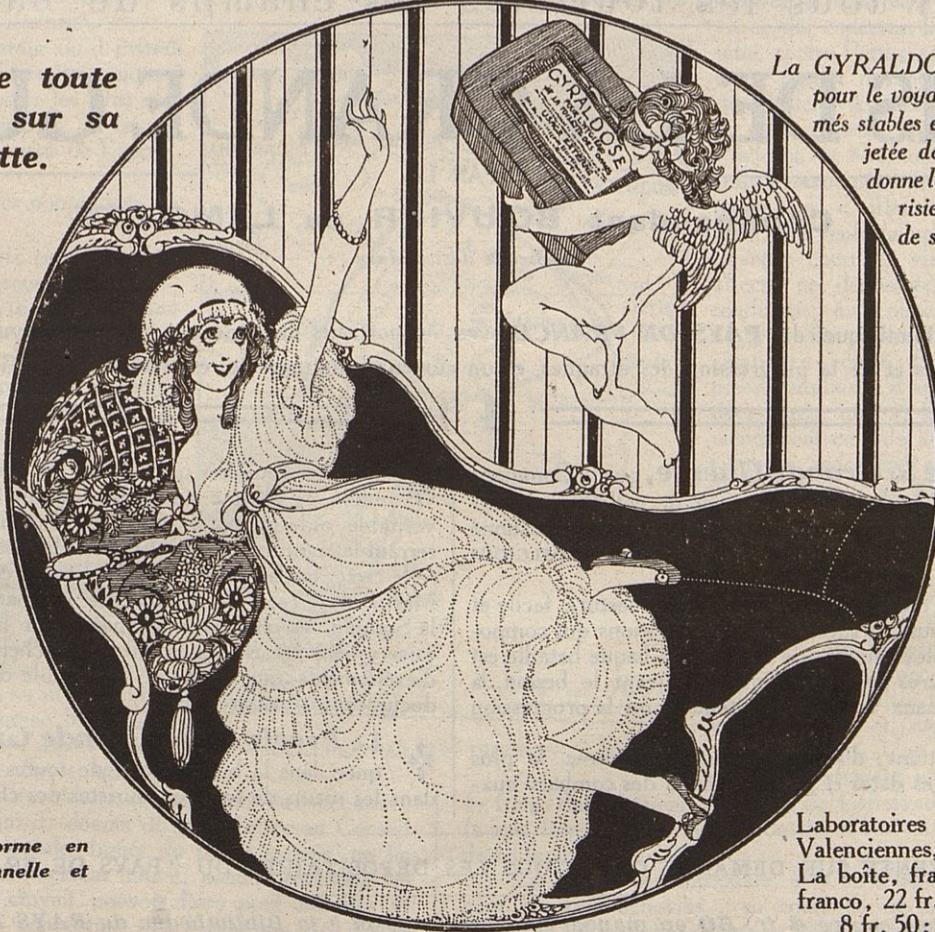
pour les soins intimes de la femme

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette.

La GYRALDOSE est un produit antiseptique, non caustique, désodorisant et microbicide, à base de pyrolisan, d'acide thymique, de trioxyméthylène et d'alumine sulfatée. Se prend matin et soir par toute femme soucieuse de son hygiène.

Odeur très agréable.
Usage continu très économique.
Ne tache pas le linge.
Assure un bien-être très réel.

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique.



La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. — Chaque dose jetée dans deux litres d'eau chaude donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins de sa personne.

« La Gyraldose, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rivale. Dans tout ce qui existe et a été préconisé jusqu'ici, il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui était aussi nécessaire. »

D^r DAGUE,
de la Faculté de Bordeaux.

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, franco, 6 francs; les quatre, franco, 22 fr. La grande boîte, franco, 8 fr. 50; les trois, franco, 24 fr.

Prix : 0 fr. 60

Vient de paraître :

Carte de la Nouvelle Allemagne

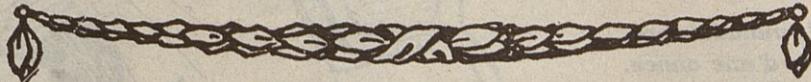
Franco contre demande accompagnée de
0 fr. 75
en timbres-poste



EN VENTE :
Dans le Hall : 6, boulevard
Poissonnière, Paris
et sur demande
chez tous les dépositaires du
MATIN et du
PAYS DE FRANCE
en France et à l'Etranger.

Prix : 0 fr. 60

D'après les Préliminaires du 7 Mai 1919
Éditée par "LE MATIN"



Cette carte, spécialement éditée pour les lecteurs du MATIN et du PAYS DE FRANCE, a été établie avec le plus grand soin d'après le texte des préliminaires du 7 mai.

Du format d'affichage 50 x 65 environ et tirée en quatre couleurs, elle donne les nouvelles frontières de l'Allemagne et les anciennes, les territoires remis aux alliés, les zones d'occupation, les régions de plébiscite, les zones interdites aux établissements militaires, les fleuves internationalisés, les zones aériennes autorisées.

Elle permet de se rendre rapidement un compte exact des modifications apportées par les préliminaires au statut d'avant-guerre, par application du principe des nationalités.

Pour toutes les familles françaises

Pour tous les touristes des champs de bataille

PRÉCIS DE LA GRANDE GUERRE

PAR LE

Commandant BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

Un volume de la Bibliothèque du **PAYS DE FRANCE** avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes des objectifs et de la progression des attaques, et un curieux graphique des événements de la Grande Guerre.

4 fr.

Le **Précis de la Grande Guerre**, que le Commandant BOUVIER DE LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du *Pays de France*, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composèrent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

Le **Précis de la Grande Guerre** a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

EN VENTE SUR DEMANDE CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES DU "PAYS DE FRANCE"

Envoi franco contre 4 fr. 50 en mandat ou timbres-poste à la Bibliothèque du **PAYS DE FRANCE**
2, 4, 6, boulevard Poissonnière, Paris

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 25 Octobre au 1^{er} Novembre



A relève des forces britanniques par des troupes françaises, en Syrie, est maintenant réalisée. Rappelons qu'elle résulte d'un accord conclu, en septembre, entre M. Clemenceau et M. Lloyd George, pour mettre fin à la situation ambiguë créée à leurs gouvernements par les réclamations de l'émir Fayçal, au père duquel, en 1915, le cabinet de Londres a promis un royaume pour prix de son intervention contre les Turcs. Cet accord, proposé par M. Lloyd George, porte qu'en attendant que la Conférence de la paix ait décidé du sort des territoires asiatiques de l'empire ottoman les troupes britanniques évacueront complètement la Syrie, la Cilicie et l'Arménie.

Les territoires visés, maintenant évacués en grande partie, se divisent en deux zones dont la limite, fixée par M. Picot pour la France et M. Lykes pour la Grande-Bretagne, part du sud de Beyrouth, laisse à l'est les villes de Damas, Homs, Hamah, Alep, s'infléchit vers le nord jusqu'à Diarbékir, tourne à l'ouest jusqu'à Sivas, passe peu au sud de Kaisarieh et atteint la Méditerranée à l'ouest de Mersina, qu'elle englobe. Dans la zone comprise entre cette limite et la Méditerranée, ce sont des troupes françaises qui ont relevé les britanniques ; dans la zone au delà, ce sont des Arabes ; toutefois, la France est autorisée à agir, en cas de besoin, à l'est de la



M. GEORGES PICOT

Commissaire français pour la délimitation de la Syrie.

ligne de délimitation, dans la région des quatre villes comprises dans la zone d'occupation arabe. Les forces britanniques que nous relevons se montaient à 28.000 hommes, qui occupaient principalement la côte ; nous en aurons 30.000.

Le rôle du général Gouraud, qui, après avoir présidé à la substitution des troupes françaises aux britanniques, reste dans le pays comme représentant de la France, sera particulièrement délicat ; mais il est plus qualifié que personne pour s'en bien tirer.

Et d'abord on peut être certain qu'il évitera tout conflit avec les autorités militaires britanniques, ayant toujours entretenu les rapports les plus cordiaux avec elles depuis les Dardanelles, où les généraux anglais eurent maintes occasions de l'apprécier à sa valeur.

Quant à son action auprès des populations, le général l'a définie ainsi :

« Je ne me rends pas en Syrie pour tenter de créer une sorte de domination française ou d'établir un protectorat français dans le Levant. Mon devoir est simplement de relever les troupes britanniques dans un certain territoire, exactement comme nous le faisions de temps à autre pendant la guerre sur divers points du front, et de maintenir l'ordre à l'intérieur de ce territoire jusqu'à ce que la Conférence de la paix ait réglé le statut politique des différentes parties de l'empire ottoman.

» Dans le même temps, je me rends parfaitement compte qu'une pareille mission comporte de sérieuses responsabilités. Il importe, en premier lieu, que la présence des forces françaises en Cilicie et en Syrie ne soit pas interprétée comme ayant pour objet détourné de priver les populations indigènes de leur droit de posséder la plus grande autonomie possible. Pareil malentendu serait particulièrement regrettable en ce qui concerne les musulmans. Je connais un peu l'Islam et j'espère réussir à convaincre les musulmans de Syrie que la France n'a qu'un désir, qui est de les aider à se gouverner eux-mêmes. »

L'affaire de Fiume n'a pas fini de donner de la tablature au Conseil suprême. Nous avons indiqué les grandes lignes du projet soumis, en fin de compte, au Conseil par le gouvernement italien, comme résumant les toutes dernières concessions qu'il croyait pouvoir faire pour liquider la situation. Encore fallait-il que sa conception eût l'adhésion de l'Annunzio ; mais on espérait qu'il ne la refuserait pas. On a eu depuis lors des détails sur ce projet, qui avait été accueilli avec assez de bienveillance par les représentants de la France et de l'Angleterre, mais que le

cabinet de Washington vient de repousser. L'Italie proposait la création d'un Etat indépendant qui comprenait Fiume et Sussack, avec un arrière-pays s'étendant au nord de l'Istrie et englobant Idria ; les îles de Cherso et de Veglia faisaient partie de l'Etat. La ville de Fiume, en raison de la prédominance numérique des Italiens dans sa population, recevait un statut particulier. Le port et le chemin de fer de Croatie étaient administrés par la Société des nations. Le projet reconnaissait à l'Etat en question une population d'environ 200.000 habitants, dont 50.000 Italiens et 150.000 Iougo-Slaves. D'autre part, la frontière italienne était portée vers l'est, de telle sorte que le territoire italien restait uni au municipio de Fiume par une étroite langue de terre. La nouvelle frontière proposée englobait la ville de Volosca. Mais ce déplacement de frontière donnerait à l'Italie un territoire d'environ 80 kilomètres carrés, où la population est formée d'éléments très divers, et qui présente des avantages stratégiques considérables. Par contre, le gouvernement italien renonçait à différents avantages que le traité de Londres lui réservait en Dalmatie : de ce côté, il demandait seulement les îles de Lussin, Lissa et Lagosta, et l'érection de Zara en ville libre.

C'est, paraît-il, à cause de la diversité de races des habitants du territoire dont l'Italie s'agrandissait à l'est que le projet italien a été repoussé par les Etats-Unis. Il va sans dire qu'il n'y a dans tout cela rien d'irrévocable : le gouvernement italien, ne se tenant pas pour débouté, continue ses démarches, que ceux de Paris et de Londres appuient de leurs bons offices. On peut toujours espérer que surviendra un compromis grâce auquel la question pourra être réglée à la satisfaction de tout le monde, y compris d'Annunzio.

De Russie, les nouvelles ne sont pas restées longtemps satisfaisantes en ce qui concerne les opérations du général Jude-nitch contre Petrograd ; ses troupes ont été obligées de se replier devant la contre-offensive vigoureuse des bolcheviks. On annonçait, le 30 octobre, qu'elles avaient reculé au-delà de Tsarskoïe-Selo. Pavlovsk et Krasnoïe-Selo. Elles ne seraient pas suffisamment nombreuses pour tenir tête à l'armée rouge qui, d'ailleurs, avait reçu, au dernier moment, des renforts considérables. De plus, elles seraient à court de vivres et de munitions, et leur effectif ne dépasserait pas 12.000 hommes. Ces conditions, évidemment, ne sont guère favorables au gros effort que représente la continuation de la campagne contre Petrograd. On disait dans la presse anglaise, d'après des informations prétenues sûres, que ni la Finlande ni la Pologne ne viendraient en aide à Jude-nitch ; la Finlande, notamment, redouterait que le triomphe de ce général, de Denikine et de Koltchak ne constitue une menace pour son indépendance.

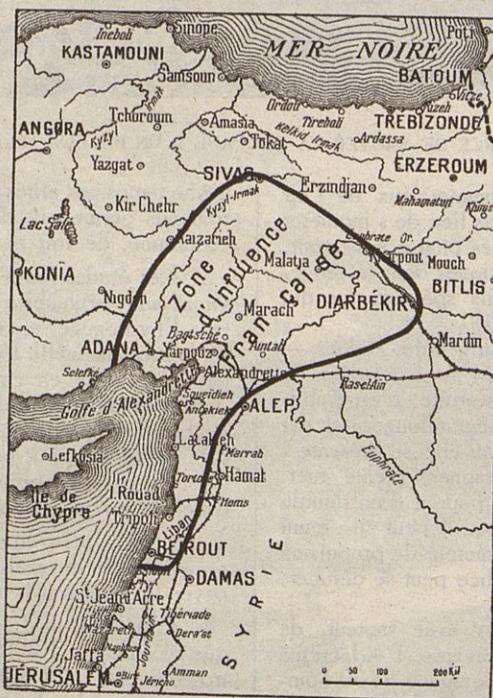
Quant à Denikine, dont les succès ont un moment fait présager la prochaine entrée à Moscou, il a maintenant à se battre avec les Ukraniens. Par un manifeste publié dans les derniers jours d'octobre, le gouvernement de l'Ukraine a appelé la population à la guerre nationale contre lui. Les Ruthènes de Galicie feraient cause commune avec les Ukraniens, et, avec eux, ont pris l'offensive contre Denikine. Une grande bataille était engagée entre les Ukraniens et les troupes de Denikine sur le front Batta-Umani, la voie ferrée Schmerinck-Odessa, et l'avantage jusqu'alors restait à ceux de l'Ukraine.

En Russie septentrionale, à la fin d'octobre, la situation était bonne pour les antibolcheviks ; au cours de ce mois, les rouges avaient été chassés d'Onega et de toute la région perdue par les Russes en juillet. A partir de la ville d'Onega, le front avait été avancé de 160 verstes vers le sud. Les Russes occupaient des positions à 35 verstes au sud de Klestchevoi, où se trouvait leur ancienne position.



GÉNÉRAL SYKES

Commissaire britannique pour la délimitation de la Syrie.



ZONE OCCUPÉE PAR NOS TROUPES EN SYRIE.

LES DIRIGEABLES A L'ABRI DE L'INCENDIE

LES Anglais travaillent à se faire une flotte aérienne de très gros dirigeables commerciaux, auprès desquels les zeppelins ne seront que jouets d'enfant : d'enfant boche et malfaissant.

Ce n'est point qu'ils dédaignent l'avion. Car ils ont assez montré et vu par eux-mêmes que l'avion est une arme de guerre formidable. Mais, à leur avis, le dirigeable a un avenir commercial bien plus considérable, bien que sa vitesse ne puisse atteindre celle de l'avion — à beaucoup près.

Le récent exploit que le « R-34 » a accompli en traversant deux fois l'Atlantique appelle l'attention sur les arguments qu'on peut faire valoir en faveur du dirigeable au point de vue commercial.

Il faut invoquer d'abord la sécurité plus grande qu'offre ce dernier. Une panne de moteur lui est indifférente : ce n'est pas cela qui l'empêchera de flotter. Au lieu que l'avion est obligé d'atterrir, et de suite, et quelle que soit la nature du terrain qu'il survole.

Un grand avantage du dirigeable consiste en la possibilité des voyages prolongés. Le dirigeable pourra, à ce point de vue, faire concurrence aux bateaux à vapeur.

Il faut remarquer que dans bien des cas — celui de la traversée de l'Atlantique entre autres — le dirigeable rencontrera, à certaines saisons, des vents, tantôt favorables, tantôt défavorables, selon le sens du voyage. Contre les défavorables, il luttera. Mais il profitera des autres, et se laissera aller à la dérive. A tout le moins il réduira sa consommation de combustible. Le vapeur, sur mer, n'a pas cette ressource : le vent ne l'aide guère.

La vitesse maximum actuelle des dirigeables peut atteindre 120 kilomètres à l'heure. C'est moins, de beaucoup, que l'avion géant de Bristol qui fait 200 kilomètres. Mais ce train ne peut se soutenir, à moins de porter un poids exagéré de combustible. Ce que le dirigeable a pour lui dans la traversée de l'Atlantique, par exemple, c'est le parti qu'il peut tirer du vent. Sans doute, avec vent debout, contre un vent faisant 50 kilomètres à l'heure, le dirigeable n'avancera que de 65 kilomètres environ. A ce compte il mettra trois jours pour aller de Glasgow à New-York, quatre de Liverpool à New-York, et cinquante heures de Queenstown à Saint-Jean. Mais en sens inverse, au même moment, la traversée sera réduite en durée de moitié. Deux jours de New-York à Liverpool, quel événement ! Il y a encore des personnes qui se rappellent l'époque où la traversée de l'Atlantique en trois semaines apparut comme un progrès éclatant.

Comme on a pu s'en rendre compte par le voyage du « R-34 », tout ne marchera pas sur des roulettes. Il y aura des mécomptes. Le temps gênera souvent les vols ; souvent ils seront ajournés pour cause de mauvais temps, peut-être. Et puis il y a toute une organisation à mettre sur pied. Les croiseurs commerciaux de l'air auront besoin de ports, de quais d'arrimage. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter de la gêne que pourrait occasionner le brouillard : des phares existeront, émettant non de la lumière, mais des ondes caractéristiques dont la provenance sera très exactement indiquée par des appareils spéciaux, ce qui permettra de s'orienter dans le brouillard le plus épais.

La sécurité du dirigeable — et il s'agit ici de dirigeables rigides — est incontestablement grande. Pour rester dans les airs, l'avion a besoin de marcher ; il faut que son hélice tourne. Si le moteur s'arrête, c'est l'obligation d'atterrir, dans un délai très court, qu'on ne peut allonger, et par conséquent de rejoindre la terre, sous quelque forme qu'elle se présente : forêts, solitudes glacées, déserts, sommets de montagnes, pleine mer. Il n'y a pas de choix. Dira-t-on que l'avion peut être pourvu d'un double jeu de moteurs ? C'est du poids supplémentaire. Ou qu'il peut être muni d'hélices horizontales de sustentation pour le cas où le moteur de propulsion cesserait de fonctionner ? Mais le moteur de cette hélice peut se dérober, lui aussi.

Un dirigeable de 60 tonnes de soulèvement, avec moteur de 1.200 HP., faisant 110 kilomètres à l'heure, peut traverser l'Atlantique portant 100 passagers avec 20 kilos de bagages, et un équipage de 30 hommes, en quarante heures, d'Irlande à Terre-Neuve. Les Boches, qui voudraient être plus heureux dans les airs que sur l'eau, ont préparé, dit-on, des dirigeables soulevant 115 tonnes, avec moteur de 2.400 HP, capables de porter plus de 80 tonnes de passagers et de marchandises. Il y a avantage à faire gros, avec les dirigeables : la capacité de soulèvement du dirigeable s'accroît comme son volume, comme le cube de ses dimensions : celle de l'avion comme le carré, comme la superficie des ailes. Aussi l'avion ne peut-il guère porter que 35 % ; le dirigeable qui portait 10 % en 1900, porte 35 % en 1912, et 58 % en 1917. On pense arriver à 70 %.

Et au point de vue prix ? L'avantage semble tout au dirigeable : la

différence serait d'environ moitié. Le dirigeable coûterait moitié, pour poids enlevé égal.

Un événement vient de se produire qui semble devoir donner au dirigeable un regain de faveur prononcé. On le sait, les sacs ou coffres de sustentation du dirigeable sont remplis d'hydrogène. L'hydrogène est le gaz le plus léger que l'on connaisse : on se le procure aisément de façon industrielle par décomposition de l'eau.

Mais l'hydrogène est un corps des plus inflammables : il prend feu avec la plus grande facilité. Aussi la proximité du moteur est-elle toujours une cause de souci pour le personnel du dirigeable. On voudrait mettre le moteur le plus loin possible des sacs d'hydrogène : d'autant que celui-ci filtre volontiers à travers les parois. Bref, avec l'hydrogène il y a toujours le risque d'un accident terrible ; le dirigeable peut toujours prendre feu. Et même tout seul : dans certaines conditions des étincelles électriques peuvent se produire, mettant le feu à l'hydrogène.

Pas plus tard que le 15 juillet dernier, un dirigeable anglais, le « N.C.-11 », prit feu en l'air sur la côte de Norfolk et fut détruit avec son équipage. On ne peut guère attribuer cette catastrophe à d'autres causes.

Ce grand danger résultant de l'emploi de l'hydrogène peut et va être écarté. C'est un des résultats de l'activité scientifique de la science britannique durant la guerre.

Il devint très vite évident, dès 1914, que si l'on pouvait remplacer l'hydrogène par un gaz non inflammable, il y aurait beaucoup moins d'accidents, moins de pertes de personnel et de matériel. Mais quel gaz choisir ? Naturellement on pensa aussitôt au gaz qui est le plus léger après l'hydrogène, à l'hélium. On devait d'autant plus y penser que la découverte de l'hélium est britannique. Mais comment se procurer de l'hélium ? L'air en contient bien, mais en proportion infinitésimale. Il fallait chercher ailleurs, et Sir Richard Threlfall, avec le concours de lord Fisher, arriva à la solution du problème.

On savait, avant la guerre, que diverses sources de gaz naturel, aux Etats-Unis, émettent de l'hélium. On s'enquiert de la proportion de celui-ci ; on se livra à des calculs sur le prix de revient probable de l'extraction et du transport, et on arriva à la conclusion qu'en somme l'opération pouvait être tentée. En même temps, M. J. C. Mc Lennan était chargé de chercher si l'on ne trouverait pas de sources d'hélium ailleurs, dans les colonies britanniques. Il en trouva au Canada notamment. Mais c'est aux Etats-Unis que se développa la nouvelle industrie. Il fallait construire des usines, imaginer et établir des appareils. Dès juillet 1918, toutefois, c'était fait, et la production d'hélium était organisée. En

même temps nos alliés avaient élaboré toute une série de méthodes et d'instruments permettant de vérifier la pureté du gaz, de le purifier s'il était contaminé, de voir dans quelle mesure il traverse les étoffes, etc.

Les études faites en vue de la guerre ne sont pas perdues : elles serviront aux dirigeables commerciaux du temps de paix. L'hélium remplacera l'hydrogène, et ce sera là un grand progrès. Sans doute l'hélium a une force ascensionnelle légèrement inférieure à celle de l'hydrogène : mais on peut l'accroître en chauffant électriquement ce gaz. Et la sécurité qu'il donne est du plus grand prix. On n'a plus, dans la construction du dirigeable, à se préoccuper de tenir le moteur au plus loin des sacs à gaz : on peut le mettre à proximité. On peut modifier les formes du vaisseau, dès lors, et les établir avec toute liberté d'esprit. La découverte de sources d'hélium ouvre une voie nouvelle au dirigeable.

On fut bien étonné les chimistes, il y a cinq ans, en leur proposant de gonfler les dirigeables avec l'hélium. Autant proposer, par exemple, de pavé les boulevards avec de l'or.

L'hélium, on le sait, est un des « gaz nobles ». Il n'a été découvert que récemment. En 1868, Janssen déclara, d'après ses observations spectroscopiques, qu'il devait y avoir dans le soleil un gaz qu'on ne connaît pas sur terre. Lockyer et Frankland confirmèrent le fait et déclarèrent que ce gaz doit être voisin de l'hydrogène : ils le baptisèrent *hélium* du nom grec du soleil, *hélios*. Puis Palmieri déclara qu'il doit y avoir de l'hélium dans certaines laves. Enfin Ramsay et Clèves, chacun de son côté, trouvèrent l'hélium dans la clévéite, un minéral découvert par Nordenskjöld. On sait que par désintégration du radium il se forme de l'hélium ; certaines sources, à Cauterets, par exemple, en dégagent des quantités appréciables. Il ne servait à rien, jusqu'ici ; voici qu'il va, probablement, contribuer à un développement considérable de la navigation aérienne.

HENRY DE VARIGNY.



ON S'EFFORCE DE SAUVER LA SOUPAPE D'UN BALLON EN FLAMMES.

QUELQUES STATIONS D'HIVER AUX PYRÉNÉES



Au lieu d'aller dépenser notre admiration et notre argent en Suisse, nous ferions mieux de visiter notre propre pays dont les beautés, en beaucoup de régions, surpassent celles que nos voisins ont à nous montrer. On en jugera par ces vues prises dans les Pyrénées : en haut, c'est le cirque de Gavarnie ; au-dessous, la côte de Saint-Jean-de-Luz vue du large, et un aspect d'Hendaye. Enfin, ici, le magnifique château de Lourdes.

La poupée française en face de la concurrence allemande

Si le premier créateur du « bébé » fut un Français, M. Jumeau, il s'en faut de beaucoup que l'industrie de la poupée ait pris en France toute l'importance qu'il était logique qu'on lui donnât.

En effet, vers 1875, M. Jumeau, puis M. Huret, furent, sur le marché parisien, rapidement imités et concurrencés par un Allemand, M. Fleischmann, — mort récemment, — qui entreprit de ruiner l'industrie de la poupée chez nous et y réussit largement.

À la veille de la guerre, il n'existait que deux pays exportateurs de jouets : l'Allemagne et la France, cette dernière, à vrai dire, occupant un rang qui, quoique deuxième, était sans importance. La consommation mondiale annuelle de jouets était de 288 millions de francs. Dans ce chiffre l'Allemagne figurait pour 156 millions, dont 111 d'exportation ; la France ne s'inscrivait que pour 50 millions, dont 10 d'exportation.



CARTON REPOUSSÉ ORDINAIRE. PORCELAINE. CARTON REPOUSSÉ FINI.

Cependant on ne cessa jamais de fabriquer les corps de ces joujoux d'enfants, ainsi que des têtes en pâte et en carton. Mais, vers 1900, les maisons françaises abandonnèrent la fabrication de la tête en porcelaine et celle des yeux, l'Allemagne livrant ces articles à des prix de beaucoup inférieurs à ceux auxquels pouvaient arriver les fabriques de France.

La poupée, comme toute l'industrie jouettiste française, devint donc tributaire de l'Allemagne, sans que nous ayons réellement résisté.

L'effort et l'essor de la production allemande se centralisèrent en Thuringe et en Bavière. Sonneberg, gros bourg montagnard, devint la patrie de la poupée moderne, en même temps que son foyer de production et d'expédition. Les pièces détachées étaient envoyées à Montreuil, où elles étaient montées, puis finalement habillées, et c'est ainsi que chaque année 11 millions de poupées allemandes étaient versées dans notre commerce sous les noms bien français de : Bébé Jumeau, Bébé Bru, Eden-Bébé, Paris-Bébé.

Quand la guerre survint, sur trente fabriques existant en France, vingt-neuf étaient passées aux mains des Allemands. Dès le 25 août 1914, le conseil d'administration des petits fabricants et inventeurs français, organisateurs des concours Lépine, décida de faire établir un nouveau modèle par les artistes de Sèvres pour remplacer la tête carrée d'Allemagne. Les pourparlers n'aboutirent pas avec cette manufacture officielle.

En même temps, la mobilisation enlevant au foyer l'apport du gain de l'homme, l'élément féminin de toutes les conditions devait se mettre à « faire de l'argent ». Toutes les classes ne pouvaient aller à l'atelier, au bureau. Un grand nombre de femmes du monde se trouvèrent soudain dans l'obligation de se pourvoir à elles-mêmes. Le travail à domicile étant le seul qui pût leur convenir, Mme la baronne de Laumont eut l'idée de confier à leurs mains élégantes et jusqu'alors oisives le soin d'habiller des poupées. Elle envisageait aussi la rénovation de notre fabrication.

Tout d'abord, aucun stock de poupées françaises n'existant, Mme de Laumont dut se contenter de les faire confectionner en étoupe, et la tête était décorée d'habiles coups de pinceau. Une jeune sculpteur de talent, Mlle Renée de Veriane, créa des masques qui furent adaptés à ces boules d'étoupe.

L'inspiration de Mme de Laumont fut suivie d'un plan logique. Des avances de fonds furent faites à d'obscurs artisans qui s'essayèrent, dans des hangars parisiens, à la fabrication de la poupée. C'est ainsi que, dès novembre 1915, de très jolis modèles réapparurent. Bientôt Mme la comtesse de Ribes, Mme Goujon, Mlle Valentine Thomson et quelques autres s'inspirèrent de son exemple. Plus tard, un groupement de femmes du monde constitua la Fédération du jouet, sous la présidence de Mme Lautter. De nouvelles maisons purent se monter : Bezodis, Gesslan, etc.

A l'instigation de ce groupement, du syndicat des jouets français, et sur les conseils de l'administration de Sèvres, une maison de Boulogne-sur-Mer, la faïencerie d'arts Verlingue, décida d'adoindre à sa fabrique une nouvelle usine de porcelaine se donnant exclusivement à la fabrication de la tête de la poupée et aux articles connexes.

Cette usine créa des têtes expressives et s'adjointit également la fabrication de la « mignonnette », article que personne n'avait encore fait en France. La mise au point de cette innovation ne se fit qu'au prix de grandes difficultés. Malheureusement, quand on l'eut bien établie, deux obstacles se dressèrent, s'opposant au développement de cette industrie qui aurait dû rencontrer la protection des pouvoirs publics, puisqu'elle pouvait enlever à l'Allemagne un chiffre d'affaires annuel de 25 millions de francs. Le premier de ces obstacles était l'interdiction d'importer en Angleterre. Cette mesure fut désastreuse pour l'industriel français et pour l'Etat, qui aurait trouvé dans l'exportation d'un chiffre important de poupées une chance d'amélioration de notre change. La seconde cause fut la concurrence allemande, qui subsista pendant les premières années de la guerre, les pièces détachées de la poupée continuant alors à parvenir en France en passant par l'Espagne.

Cette industrie, si rudimentaire en France, nécessite une main-d'œuvre nombreuse et attentionnée. En effet, la poupée passe par une quinzaine de mains avant de parvenir au commerçant. Sa fabrication est très compliquée. Dans ses grandes lignes, la voici : la barbotine, suffisamment liquide, est coulée dans des moules où elle sèche. Après un certain temps, elle est retirée du moule, l'excédent étant rejeté. Le biscuit cru, extrêmement fragile, passe entre les mains d'ouvrières spécialistes qui entrouvrent au canif les paupières et la bouche.

Le biscuit est ensuite cuit à une température d'environ 1.400° dans d'immenses fours contenant des milliers de pièces (les Allemands alternent dans leurs fours les grosses têtes avec celles de mignonnettes, ce qui fait que ces dernières sont cuites sans frais). De là, le biscuit est confié aux décorateurs, qui polissent et finissent la tête, tracent au pinceau les sourcils et les cils, la parent de lèvres carminées et de joues roses. Une nouvelle cuisson fixe les couleurs. Puis la poupée passe aux poseuses d'yeux d'émail, spécialistes de la partie la plus délicate. S'il s'agit de mignonnettes, elles vont aux monteuses et aux perruquiers.

Mais pour vendre beaucoup de poupées, il ne suffit pas d'en fabriquer, il faut aussi les habiller.

Le vêtement du joujou favori de la petite fille donna l'occasion au bon goût féminin français de s'exercer. De petites merveilles s'ébauchèrent. Tout d'abord les poupées furent presque exclusivement vêtues de costumes alliés. Puis Mme de Laumont créa une fort jolie collection de « régionales », pour qui elle voulut mieux qu'une tête de bébé joufflu, et fit mouler un visage plus âgé. Ces poupées, qui sont continuées, figurèrent les hommes et les femmes de nos vieilles provinces. Notre histoire nationale revécut, elle aussi, dans ces petites femmes en miniature ; mais plus nombreuses furent toujours les poupées habillées à la dernière mode de Paris.

En 1916 et en 1917, des expositions de jouets furent faites à Paris, aux Arts décoratifs, à San-Francisco et à Chicago. On y vit les essais triomphants de notre commerce.

Bébés boudeurs ou rieurs, embryons d'épouses capricieuses, reines de toutes les époques, paysans et paysannes, toutes ces poupées, bien proportionnées, les membres souples, attestent que l'industrie de la poupée était redevenue bien française. Toutes avaient été habillées par des veuves de la guerre, des femmes de mobilisés, qui avaient pu gagner une moyenne de trois cents francs par mois.

Depuis l'armistice, Mme la baronne de Laumont s'est rendue à Strasbourg où, avec l'aide de M. Ungemach, président de la chambre de commerce de cette ville, elle fit une exposition des échantillons de poupées qu'elle avait emportés. Son bon goût lui valut aussitôt des commandes de commerçants strasbourgeois. Encouragée, elle se rendit à Metz, où M. Mirman lui ouvrit un salon à la préfecture. Là aussi elle fit mieux connaître à l'Alsace que Paris était à même de lui livrer des modèles plus jolis que ceux de Sonneberg.

Cependant les industriels jouettistes français s'attendent à une redoutable concurrence. Redoutable, parce que la technique allemande est solidement à jour ; redoutable, parce que la nation qui vient d'être notre ennemie se montre résolue à vendre à très bas prix, ce qui lui a déjà valu d'importantes commandes de l'Amérique et de l'Angleterre. Redoutable aussi parce que le change est une invite aux commerçants français eux-mêmes à s'approvisionner en Bavière.

Nos artisans agiront, dans leur coûteux effort, en patriotes. Ils ne peuvent admettre que leur labeur soit perdu. Ils demandent qu'on ne laisse pas introduire la marchandise allemande à des prix dérisoires, impossibles à tenir en France, car, faute d'être ainsi défendus, leurs établissements seront dans l'obligation de réduire le nombre de leurs



POUPÉES COSTUMÉES EN PAYSANNES FRANÇAISES.

ouvriers, puis de fermer. Cette perspective leur est apparue comme fatale depuis qu'on a vu les poupées allemandes offertes, livraison Londres dans un mois, à 50 % moins cher que les poupées anglaises, dont le prix est voisin du nôtre, ce qui détermina une maison londonienne à en commander pour 25.000 francs.

Le temps n'est plus où l'on se croyait à jamais débarrassé de la concurrence d'outre-Rhin et que le commerce appartiendrait aux guerriers vainqueurs.

Une conception plus large, une ténacité plus grande que jadis sont nécessaires pour faire non seulement progresser l'industrie française de la poupée, mais parce que, tout simplement, ses artisans en vivent. Sinon, ils étofferont sous l'emprise commerciale de l'Allemagne.

CLAUDE ORCEL.

LE COSTUME FRANÇAIS PORTÉ PAR LES POUPEES



Toutes ces poupées ont été habillées par des Françaises, veuves de guerre pour la plupart, que ce travail aida à vivre. Vendues dans les grands magasins parisiens, aux États-Unis, au Chili, en République Argentine, en Angleterre, etc., elles témoignent des efforts faits pour contribuer à la résurrection industrielle dans notre pays. Celles-ci font revivre notre histoire nationale et les costumes, maintenant presque complètement disparus, des provinces françaises.

SCÈNES ET PAYSAGES DE PALESTINE

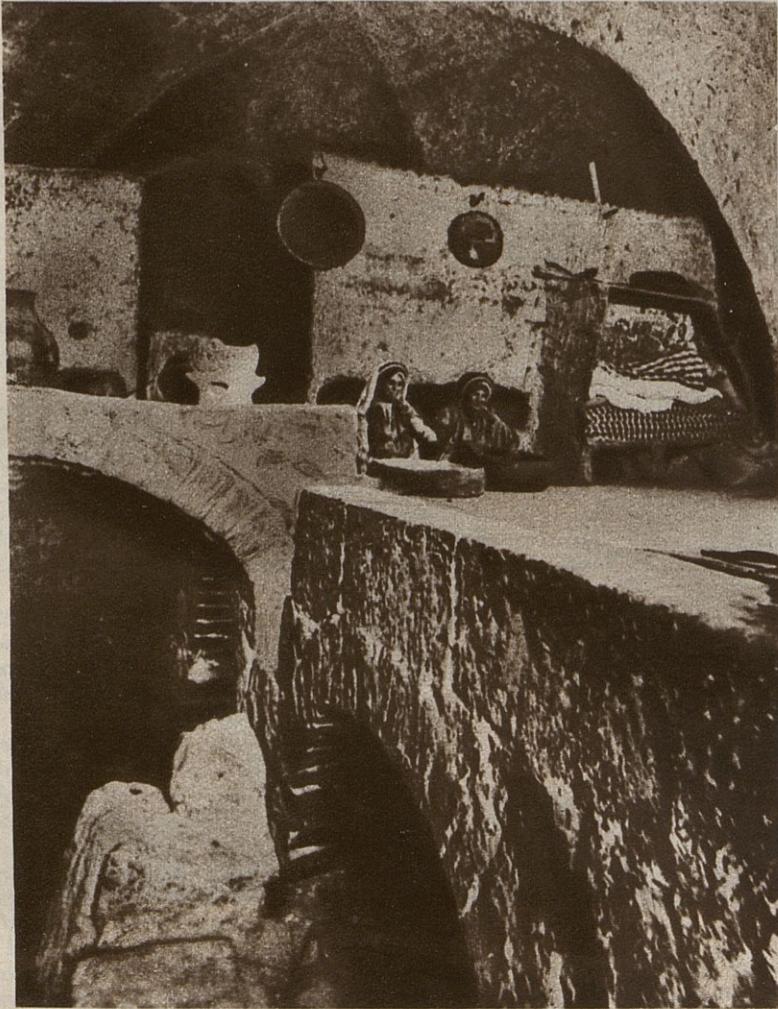


UNE CARAVANE CHARGÉE DE PRODUITS DU SOL SE RENDANT DU PAYS DE MOAB A JÉRUSALEM A TRAVERS LE DÉSERT.

LES voyageurs qui, visitant la Palestine, s'éloignent des villes « cataloguées » et s'aventurent dans les campagnes, recueillent cette impression étrange que le pays et les mœurs de ses habitants n'ont pas changé depuis vingt siècles. Si les villes se sont modernisées, — Jérusalem possède ses tramways électriques et ses *palaces*, — les villages sont restés tels quels, avec leurs ruelles tortueuses et sans pavés.

Selon l'antique coutume de l'Orient, les cultivateurs, les *fellaheen*, ne vivent pas sur des fermes, comme les nôtres. Pour mieux se défendre contre les Bédouins pillards, ils forment, sur le sommet d'une colline ou près d'une source, des agglomérations de maisons qui prennent des allures de petites forteresses, avec leurs murs épais de plus d'un mètre, percés de rares ouvertures.

L'escalier de pierre, sans rampe, accoté à la maison, donne accès au toit en terrasse qui sert de chambre à coucher à la famille pendant la saison chaude. On l'emploie, le jour, au séchage des figues et du raisin. La maison ne comporte généralement qu'une salle, le *mastaby*, élevée de trois à quatre mètres au-dessus du sol et soutenue par des arches en maçonnerie. Le foyer occupe un des côtés. Parfois il est recouvert d'une vaste cheminée qui grimpe le long du mur jusqu'au toit, où une jarre défoncée lui sert de prolongement. Mais, le plus souvent, la fumée doit se chercher une issue par les deux étroites fenêtres de la chambre. Une natte de paille ou un tapis grossièrement tissé recouvre une partie du plancher. Des matelas et des oreillers attendent dans un coin qu'on les étale pour la nuit. Et le seul meuble véritable qu'on aperçoive en ces rustiques logis



LES « ROWIEHS » OU, SOUS LES HABITATIONS, ON LOGE LE BÉTAIL ET OU FRÉQUEMMENT LE PAYSAN ET SA FAMILLE PASSENT LA NUIT.



UN JEUNE BERGER ARMÉ DE LA FRONDE QUI LUI SERT A DIRIGER LE TROUPEAU. A droite : UN PAYSAN FILANT LA Laine DE SES BREBIS.

est la « malle nuptiale », grand coffre peint de couleurs voyantes, où la dame de céans apporta jadis son trousseau.

La batterie de cuisine n'est guère plus compliquée : une marmite de terre, une ou deux auges où l'on pétrit le pain, quelques assiettes de bois, une cafetière de cuivre, de minuscules tasses à café, un mortier de pierre pour moudre le blé.

L'espace compris entre le sol et la pièce d'habitation est le *rowieh*, qui sert à la fois de cellier, de bûcher et d'étable. Ses larges arches sont ouvertes à tous les vents. On y loge les bêtes : bœufs de labour, ânes, chameaux. L'hiver, on y abrite les moutons, en barricadant de fagots les ouvertures.

Souvent le fermier y passe ses nuits, pour veiller aux agneaux nouveau-nés, qui pourraient être piétinés et blessés par le troupeau. Quand le froid est très rigoureux, toute la famille y couche.

Dans la région de Bethléem, nombre de maisons sont construites sur des cavernes qui leur constituent des *rowiehs* spacieux. Il est probable que le Christ naquit dans un de ces abris que, l'hiver, l'haleine du bétail rend plus confortables que la salle d'habitation.

Chaque village possède une « maison commune » ou « chambre des hôtes », où les villageois se rassemblent le soir pour échanger les nouvelles locales en buvant du café. Un serviteur, payé par la communauté, assure le service.

A tour de rôle, chaque villageois fournit le café et le sucre ; on prépare le couchage et les repas des hôtes de passage dans cette maison et les frais sont répartis entre les habitants, proportionnellement à l'étendue de leurs champs.

Si l'étranger n'est pas de marque, il devra se contenter de deux œufs frits, de pain et d'olives. Pour un personnage d'importance, on fera rôtir deux poulets, et, pour un personnage officiel, on égorgera un veau ou un mouton.

Les repas se passent de couteaux et de fourchettes, outillage inconnu en Palestine, sauf dans les villes. Chaque convive, assis sur la natte, a





QUELQUES TYPES DE LA CAMPAGNE : UN PASTEUR, UNE REBOUTEUSE DE JÉRICO ET, A DROITE, UN RABBIN JUIF DE L'YÉMEN.

devant lui un grand bol de bois contenant une petite montagne de riz couronnée d'un morceau de viande, le tout copieusement arrosé de sauce.

On prend une bonne pincée de riz, que l'on pétrit avec de la mie de pain pour en confectionner des boulettes que, d'un geste rapide et adroit, on s'envoie dans la bouche — habitude qu'un Européen ne prend pas aisément.

Puis, selon l'usage antique, le serviteur passe à la ronde avec une cruche d'eau, qu'il verse sur les mains des convives.

Les femmes ne sont pas admises dans la maison commune. Aussi, un homme qui voyage avec sa famille doit-il attendre qu'un villageois l'invite chez lui. Et c'est encore là une coutume qui se pratiquait en Judée dix ou quinze siècles avant notre ère.

Les moeurs familiales offrent maints traits bizarres. Un homme ou une femme, interrogés sur le nombre de leurs héritiers, répondront invariablement « qu'ils ont tant d'*enfants*, plus tant de *filles* ». Une mère qui n'a pas donné naissance à un fils est une « déclassée », que son mari a le droit de répudier.

En s'adressant à son mari, une femme ne l'appelle pas par son petit nom. Si le premier né a nom Ali, par exemple, elle ne le désignera que par la formule « Père d'Ali ». De même, en parlant d'elle, il ne prononcera jamais « ma femme », mais bien « la mère d'Ali », ou encore « la parente que j'ai à la maison ».

A quarante siècles de distance, les petits bergers de Judée sont des émules de David. Ils sont tous experts à la fronde et savent lancer des pierres à des distances considérables, et avec une précision étonnante.

Quand un de leurs moutons ou une de leurs chèvres s'est éloigné du troupeau et qu'il refuse d'obéir à l'appel, le berger, faisant tournoyer sa fronde, tressée de laine par ses doigts habiles, lui lance une pierre ronde, qu'il prend dans sa besace, et l'envoie rouler à quelques centimètres de l'animal qui, rappelé à de meilleurs sentiments, regagne le troupeau à vive allure.

VICTOR FORBIN.



UNE RUE DE JÉRUSALEM, OU RIEN N'A CHANGÉ DEPUIS LE TEMPS DE LA BIBLE : ON Y VOIT DEUX PORTEURS D'EAU AVEC LEURS OUTRES.



SCÈNE DE LA VIE PASTORALE DANS LA BANLIEUE DE JÉRUSALEM. LE TROUPEAU A PASSÉ LA NUIT A L'INTÉRIEUR DES MURS DE LA VILLE, A L'ABRI DES ENTREPRISES DES PILLARDS. AU LEVER DU JOUR, LES BERGERS L'EMMÈNENT VERS LES PÂTURAGES VOISINS.

LE SALON D'AUTOMNE

ANDRÉ SURÉDA : *Omar*.GEORGES CAPON : *La lecture sous les arbres*.

Le Salon d'Automne, qui a ouvert ses portes le 1^{er} novembre, peut être considéré comme la première grande manifestation artistique survenue depuis le retour à la paix. Il y avait bien eu, ces dernières années, quelques expositions, mais on y sentait trop les vides laissés par de valeureux absents. Cette fois, à circuler dans les salles du Grand Palais, on voit que nos artistes ont retrouvé, dans l'atmosphère apaisée, toutes leurs forces de création.

Parmi cet ensemble où les œuvres de peinture dominent et où s'affirment les tendances les plus audacieuses et les plus diverses, signalons d'abord un magistral portrait de femme par Charles Guérin et deux envois de Mlle Hélène Dufau où l'on retrouve le merveilleux sens décoratif qui caractérise cette artiste. Voici des paysages robustes signés Eugène Chigot, des études appuyées d'André Suréda où l'on a inscrit profondément des souvenirs de la vie africaine. Reconnaissons au passage la modernité aiguë de Van Dongen, dont une figure de femme vêtue d'une robe rose déclèle la maîtrise habituelle. Voici encore trois Lebasque, d'un faire ingénieux et subtil, ainsi que les toiles aux tons atténués de Laprade. C'est le paysage de Bruges, précis et sincère, d'André Maillos. Ce sont les œuvres pleines de caractère de MM. Louis Valtat, Muter, A. Villard, Paviot, Albert André, ainsi que la toile si originale de Mme Baillot-Jourdan, et les dessins hardis et vivants de Jodelet.

Nommons encore MM. Breyko, Gaudissart, Jules Flandrin, Ernest Rouart, Jacques Denier, Henri Matisse, G. Foucault, Lambrecht, Delormoz, Maurice Denis, Vallotton.

La sculpture s'enorgueillit de deux expositions rétrospectives : celle de Rodin et celle de José de Charmoy. Parmi les vivants, citons MM. Albert Marque, Alloux, Bouchard, Bernard et Mlle Pouplet.

L'art décoratif est représenté par des ensembles de MM. Francis Jourdain, Poiret, Dufrêne, Jallot, Fréchet, Majorelle, Gabriel, André Hellé, Favre.

Le Salon d'Automne abrite encore l'exposition des artistes morts

CHARLES GUÉRIN : *Portrait de Mme L. F.*

pour la Patrie, dont il a été parlé ici même. Une salle a été réservée également aux artistes combattants.

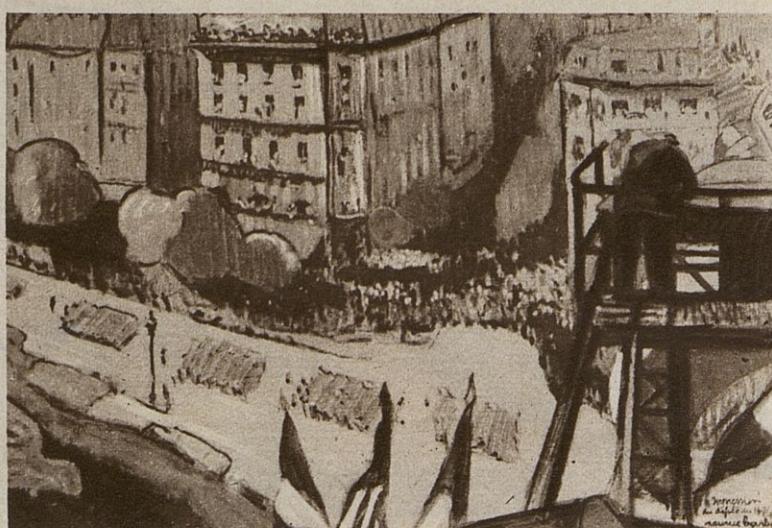
Cette douzième exposition — la onzième date de l'automne 1913 ! — restera ouverte jusqu'au 10 décembre. Elle comprendra, comme par le passé, une section littéraire et une section musicale avec récitations, auditions et conférences. Les séances littéraires auront lieu une fois chaque semaine et seront organisées par M. Roger Allard. Quant aux séances musicales, c'est M. Parent qui les dirigera. On y entendra notamment les œuvres de deux musiciens morts récemment : Magnard et Debussy.

Mais, cette fois-ci, on a ajouté une section de danses. Car il convient de ne pas oublier que la danse est un art. Il y aura, sur ce sujet d'actualité, trois séances, accompagnées chacune d'une causerie.

Et, comme nous sommes ici parmi des novateurs, on a été encore plus loin : on a organisé une séance de modes. Des « mannequins » — entendons par là de jeunes femmes — seront présentés vêtus de ces toilettes qui font de Paris le centre indiscuté de la mode et du goût. M. de Waleffe sera le conférencier chargé de commenter ce spectacle d'élégance.

Toutes ces manifestations donnent un aperçu de l'activité artistique du pays. Et ce « Salon », qui nous convie au moment des ciels gris, des pluies et des feuilles mortes, proclame pourtant le renouveau. On sent que le grand corps martyrisé de la Patrie ne souffre plus. Et l'esprit médite à nouveau les hautes réalités de l'Art.

ROBERT BEAUFORT.

MAURICE BARBEAU : *Les fêtes de la victoire*.

LES CHRYSANTHÈMES A L'EXPOSITION D'HORTICULTURE



La première exposition de chrysanthèmes ouverte depuis la cessation de la guerre a été inaugurée le 29 octobre par M. Poincaré, que l'on reconnaît en haut de cette page, ainsi que le sénateur Viger, président de la Société nationale d'Horticulture. Ici, à droite, ce sont les membres du jury examinant un superbe lot de ces fleurs sans pareilles : ils ont constaté que les produits exposés cette année sont exceptionnellement brillants. A gauche, ces chrysanthèmes ont reçu le nom glorieux de « Cote 304 ».



ECHO S



LE PRESTIGE MILITAIRE FRANÇAIS

AVANT 1870, la France, qui, à travers le monde entier, avait promené sur tous les champs de bataille ses étendards victorieux, possédait un prestige militaire universel.

Ce prestige s'éclipsa, hélas ! après les désastres de l'Année Terrible. Dès lors, le feld-maréchal de Moltke passa pour un prophète et les méthodes du « grand état-major allemand » acquirent en tous pays une autorité qui favorisa grandement les néfastes effets de la propagande germanique.

A ce cycle douloureux a mis fin, fort heureusement, notre magnifique victoire. L'héroïsme de notre admirable poilu s'est imposé à l'admiration de l'univers, en même temps que le fait d'avoir vu un généralissime et un état-major français conduire à un succès triomphal les armées alliées à révélé avec éclat, à tous les peuples, la supériorité de notre haut commandement. Les résultats ne se sont pas fait attendre. Désormais, c'est chez nous que les armées étrangères viendront puiser des enseignements. Savourons cette information :

« A la date de ce jour, près de six cents officiers étrangers, représentant vingt-deux nations, ont demandé, par l'intermédiaire de leur gouvernement, à suivre les prochains cours de nos écoles militaires ou à effectuer des stages dans les différents corps et services de notre armée. Ce chiffre, qui n'a été atteint à aucun moment du passé, se passe de tout commentaire... »

Certes. Il suffit à indiquer de façon flagrante que notre prestige militaire est glorieusement reconquis. C'est là, à côté de tant d'autres, une nouvelle source de rayonnement mondial pour l'influence française. Il faut s'en féliciter et s'en réjouir.

SOYONS OPTIMISTES

CONSTATATION rassérénante dédiée à ceux qui entrent dans un jour sombre notre avenir financier.

Dans un document que nous avons sous les yeux, nous voyons que dans les huit premiers mois de l'année 1919 le recouvrement des impôts a produit 5 milliards 100.000.000 de francs...

Soit 1.400.000.000 de francs de plus que durant la période correspondante de 1918.

A cette somme respectable, il convient en outre d'ajouter 1.067.000.000 de francs provenant de la contribution sur les bénéfices de guerre.

Détail capital :

Il y a lieu de noter que les « 5 milliards 100.000.000 de francs » dont il est question plus haut ont été recouvrés sans qu'il ait été voté d'impôts nouveaux...

Or, quand les impôts nouveaux s'en mêlent...

LA GARDE-ROBE D'UN POÈTE

TENEZ-VOUS bien... et dégustez, goutte à goutte, cette énumération :

Soixante-douze paires de gants ;
Cent cinquante cravates ;
Quarante-huit chemises de nuit ;
Soixante-douze chemises de jour ;

Vingt douzaines de mouchoirs ;

Quarante paires de souliers ;
Soixante-dix « complets ».

Sans doute estimez-vous qu'il s'agit là de l'inventaire de quelque grand magasin...

Point. La liste que vousvez de lire est tout simplement celle des effets constituant la garde-robe d'un seul et unique individu !

Il est vrai que cet individu est le héros de l'aventure de Fiume, l'illustre Gabriele d'Annunzio, réputé pour son goût du faste et de l'élégance raffinée.

Il est vrai aussi que le somptueux assortiment d'effets en question est celui dont disposait le poète... avant la guerre, au temps bienheureux où l'on ignorait les restrictions et le « complet national »...

Chose incroyable : le record que paraissait



s'être adjugé, victorieusement, d'Annunzio, vient d'être battu... par une brillante « étoile » de cinéma, qui possède un jeu de quatre cents toilettes !!!

En avouant ce chiffre pharamineux, l'« étoile » ajouta, comme correctif :

— Il est vrai que je n'ai porté la plupart de ces toilettes... qu'une seule fois !

VINGT MILLIARDS DE DOLLARS...

SAVEZ-VOUS à combien s'élève, paraît-il, le montant de la dette financière contractée par l'Angleterre à l'égard des Etats-Unis ?

Au chiffre de vingt milliards de dollars !

Vous avez bien lu : vingt milliards de dollars...

Cette somme, au cours actuel, équivaut à la bagatelle de 140 à 150 milliards de francs !

Comment l'Angleterre arrivera-t-elle à opérer un pareil remboursement ?

Il y a là quelque chose de « terrifiant », n'hésitez pas à proclamer un économiste français.

D'autre part, des statisticiens anglais se sont livrés, à cet égard, à des calculs d'où il ressort que pour rembourser cette dette il faudrait quatre-vingts années...

Et cela, « en supposant que, pendant ce laps de temps, chaque citoyen adulte de la Grande-Bretagne versera cinq dollars par semaine » !!!

AU PAYS DE FRANCE

LE PÉRIL JAUNE

EH BIEN ! oui, parlons-en un peu, du péril jaune...

A l'évocation de ce sujet de conversation, je vois d'ici d'aimables sceptiques insinuer, avec le sourire :

— Le péril jaune ?... Hum !... évidemment... il existe... ou plutôt il existera... peut-être... Mais il apparaît encore bien lointain... Au fond, pour l'instant, l'humanité entière a « souffert » de la guerre, et il y a lieu de croire qu'il coulera beaucoup d'eau sous les ponts du Yang-tse-Kiang avant que viennent se ruer sur l'Europe des hordes mongoles, mandchoues ou nipponnes...

Taratata ! La guerre et l'invasion ne se produisent pas seulement sous la forme militaire. Elles revêtent aussi la forme économique... Or, un économiste vient de démontrer par A+B que le Japon — qui n'a que fort peu participé au récent conflit universel — est en train « de s'acheminer vers la domination du commerce et de l'industrie mondiales ». Tout simplement.

Cette démonstration s'appuie sur des chiffres éloquents, d'où nous allons dégager quelques constatations suggestives.

Sachez donc bien qu'au Japon :

La longueur des chemins de fer est passée de 20 kilomètres à 8.000, de 1871 à 1918 ;

Pendant la même période, le tonnage s'est élevé de vingt et un mille tonnes à deux millions :

Pendant la même période également, la population a monté de trente millions à cinquante-huit millions (sans compter dix-sept millions de Coréens et quatre millions de Formosiens) ;

Les exportations, de 64 millions de livres sterling en 1913, se chiffrent, en 1918, par 125 millions ;

La production du charbon a triplé de 1900 à 1919.

Sans oublier, par ailleurs, que le Japon possède une armée et une flotte des plus puissantes, soulignons par surcroît, pour finir, quelques détails particulièrement impressionnantes :

1° Tandis que nous pratiquons la journée de huit heures, le Japonais travaille dix heures par jour ;

2° Tandis que chez nous la main-d'œuvre devient hors de prix, le salaire moyen et quotidien d'un ouvrier japonais non spécialisé est de 2 fr. 50 (1 fr. 25 pour les femmes !).

Osez nier, après cela, l'existence d'un péril jaune... imminent !

DANS CHAPEAU... IL Y A PEAU !

DANS chapeau, il y a peau...

Ainsi aurait pensé, naguère, Victor Hugo, qui aimait, on le sait, à jouer sur les mots.

Ainsi pensent également, pour des raisons différentes, les arbitres actuels de nos élégances féminines.

La coiffure « dernier cri » qu'ils viennent d'imaginer consiste, paraît-il, en une toque, genre bérét, faite de peau... oui, d'une fine peau souple, recouverte d'arabesques en fil d'or, imitant la toile d'araignée.

En raison du prix auquel est monté le cuir, ces « toques en peau » sont, bien entendu, horriblement chères. Mais elles sont délicieuses.

Si bien qu'on peut dire que, coiffées de la sorte, les femmes apparaissent... « délicieusement toquées » !... Car il faut être fou pour faire coïncider, précisément, une mode pareille avec la hausse du cuir !

Tel est le propos mordant que tenait l'autre jour un misogyne grincheux, dont nous nous excusons, auprès de nos grandes élégantes, de rapporter le jugement sévère... Mais peut-être cette sévérité n'est-elle point dépourvue d'une certaine justesse. Dans une brochure de saine propagande, destinée à donner au public de sages conseils d'économie, nous lisons : « N'oublions pas que nous avons importé, chacune de ces années dernières, pour 400 millions de cuirs. La fabrication de la chaussure n'avait point accru, chez nous, dans les mêmes proportions que dans les autres pays industriels, sa production. Notre exportation, de cent millions de francs il y a une vingtaine d'années, était tombée à une douzaine de millions avant la guerre... Il y a donc un intérêt national à diminuer, le plus possible, le tribut que l'importation des cuirs nous fait payer à l'étranger... »

Le lancement de la « toque en peau » correspond-elle bien à ce sage desideratum ?

CAFÉ SUCRÉ... AVEC DU SUCRE !

NOUS vivons à une époque où, en matière de ravitaillement, le simple énoncé des vérités premières les plus élémentaires prend une portée sensationnelle.

C'est ainsi qu'en ce moment, dans une des grandes artères de la capitale, on a la joyeuse stupéfaction de lire, placardée à la devanture d'un « bistro », cette réclame, appelée au plus vif succès :

ICI, CAFÉ SUCRÉ... AVEC DU SUCRE.

Voilà qui, jadis, eût semblé une naïve lapanisse...

Hélas ! il en va tout autrement au siècle où sévit l'affligeante saccharine !

PENSÉES DE LA SEMAINE

LES MOTS QUI DONNENT A RÉFLÉCHIR...

... Pour subsister dignement, à l'heure actuelle, il nous faut restreindre nos besoins, accroître notre puissance de travail, nous dominer, nous maîtriser, endurer, prendre patience, déployer nos forces intérieures et extérieures, accepter joyeusement les tâches pénibles, chercher le bien et non notre plaisir ; il nous faut, en un mot, faire preuve de VERTU...

... Ni le destin, ni la science, ni les révolutions brusques ou progressives, ni les calculs de la politique, ni les organisations sociales n'écartent, à eux seuls, les périls qui nous menacent, ne préparent, à eux seuls, l'avenir que nous devons à notre patrie. C'est du dedans que l'on vit, c'est du dedans que l'on meurt. Nous tirerons de nous-mêmes la force qui domine et dirige les évolutions...

(M. Emile BOUTROUX, à la séance solennelle des Cinq Académies.)

VUES PRISES DANS LA ZONE D'OCCUPATION ARABE



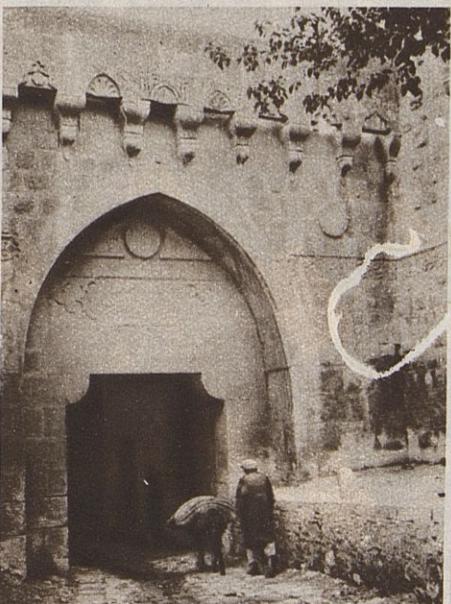
A gauche, c'est l'antique meule avec laquelle on moult, ou plutôt on écrase le grain dans les campagnes. A droite, un groupe de moissonneurs près de Mossoul. L'outillage du moissonneur est resté aussi primitif que celui du meunier.



A Biredjik, la citadelle bâtie sur une falaise crayeuse ; ce bateau est le « bac » qui sert à traverser l'Euphrate. A gauche, c'est la machine élévatrice à l'aide de laquelle les paysans puisent l'eau du fleuve pour l'irrigation des cultures.



Grâce aux décisions prises par la Conférence de la Paix, le peuple arménien est désormais à l'abri des persécutions dont il eut tant à souffrir de la part des Turcs. Voici des photographies d'Arméniennes et une curieuse maison de leur pays.



La relève des troupes britanniques en Syrie, en Cilicie et en Arménie nous fournit l'occasion de jeter un coup d'œil sur le pays qui sera occupé par les soldats du roi du Hedjaz jusqu'à la conclusion de la paix avec les Turcs. Il est impossible de parcourir avec indifférence cette région où s'affrontèrent les premières civilisations. Voici une très vieille porte, à Biredjik ; à gauche, c'est un citadin de cette localité ; à droite, une nomade.

LA SOLENNITÉ DU JOUR DES MORTS AU PANTHÉON



Le Jour des Morts a été marqué cette année, où on le célébrait pour la première fois dans la paix, par des manifestations d'un caractère plus élevé encore que de coutume. A Paris, au Panthéon, la France a solennellement honoré la mémoire de ses fils morts pour la défendre. Voici sous les immenses voûtes, le Président de la République, entouré de hautes personnalités, assistant à l'exécution, par plus de six cents artistes, d'œuvres musicales de circonstance.

CRÈME TEINDELYS

donne un teint de lys

La **Crème Teindelys**, fine, onctueuse, neutre, est incapable d'offenser en rien la peau qu'elle adoucit, assouplit et blanchit sans la lubrifier à l'excès ou jamais la faire luire. Parfumée aux extraits de fleurs, la **Crème Teindelys** est le type le plus parfait de la crème de toilette susceptible d'embellir les visages même défectueux et les peaux les plus rugueuses. Elle préserve le teint des morsures du froid et du vent. Elle le protège contre les atteintes du soleil ; son emploi évite le hâle, les taches de rousseur. C'est le précieux talisman des personnes qui aiment à pratiquer les sports, la vie en plein air, l'automobilisme, etc.

Son emploi neutralise les piqûres d'insectes et les irritations dues à la poussière.

La **Crème Teindelys** donne à la peau un aspect particulier de santé dans un frais rayonnement de beauté et de jeunesse. On peut la conseiller toujours avec succès pour les soins du visage, du cou, de la gorge et des bras. Son adhérence est parfaite ; elle s'étale facilement, n'est pas apparente et tient bien la poudre.

Crème Teindelys, lepot.	5 fr. 50	f ^{co}	6 fr.
Pot ou tube d'essai..	2fr.75	—	3 fr.
Poudre Teindelys, blan-			
che, chair, rachel			
clair, rachel foncé,			
rose naturel, rose			
pour brune.	4fr.40	—	5 fr.
Bain Teindelys.	3fr.30	—	4 fr.
Eau Teindelys.	8fr.80	—	11 fr.
Lait Teindelys.	11fr.	»	— 13 fr.
Savon Teindelys	4fr.40	—	5 fr.
Fards (toutes teintes)..	4fr.40	—	5 fr.



TOUTES PARFUMERIES
ET GRANDS MAGASINS

ARYS

3, Rue de la Paix
PARIS

Ambre vermeil — Fox-trot

Un Jour viendra
Le flacon Lalique : F^{co} 33 fr.
Le flacon réclame : F^{co} 16 fr. 50

Ambre vermeil — En fermant les yeux
Le flacon Lalique : F^{co} 66 fr.

BOUQUETS :
Parlez-lui de moi — Premier Oui
Rose sans fin
L'Anneau merveilleux
L'Amour dans le cœur
 Le flacon Lalique : F^{co} 38 fr. 50
 Le flacon série : F^{co} 33 fr.
 Le flacon-réclame : F^{co} 16 fr. 50

EXTRAITS :
Eillet, Rose, Mimosa, Violette
Jasmin, Cyclamen, Lilas
Muguet, Chypre
Iris, Héliotrope
 F^{co} 25 fr.
 Le flacon-réclame : F^{co} 13 fr. 50

Bons de la Défense Nationale

Les Bons de la Défense Nationale offrent toutes les facilités pour effectuer un placement des plus rémunérateurs, qui n'immobilise les capitaux engagés que pour peu de temps.

C'est un devoir absolu pour tout Français ayant des disponibilités de les employer à l'achat de ces titres : il met ainsi ses économies au service du pays, tout en se ménageant un intérêt très avantageux.

Voici à quel prix on peut les obtenir (intérêt déduit) :

PRIX NET
des BONS de la DÉFENSE NATIONALE

MONTANT des Bons à l'échéance	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS			
	1 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	1 AN
5 25	—	—	—	5 »
21 »	—	—	—	20 »
100 »	99 70	99 »	97 75	95 »
500 »	498 50	495 »	488 75	475 »
1.000 »	997 »	990 »	977 50	950 »
10.000 »	9.970 »	9.900 »	9.775 »	9.500 »

On trouve les Bons de la Défense Nationale partout : Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de poste, Agents de Change, Banque de France et ses succursales, Sociétés de crédit et leurs succursales, dans toutes les Banques et chez les Notaires.

NERVEUX! SURMENÉS! ANÉMIQUES!

EXIGEZ

Le **Kneipp**
Moins cher que le café. Économise le sucre

Rappelant le café. Sain, fortifiant, et aussi inoffensif qu'une tisane, il aide à la digestion et peut être bu par tout le monde.

Refusez les imitations !

Prosper MAUREL, fabricant, à Juvisy-sur-Orge (Seine et Oise)
(LE DEMANDER DANS TOUTES LES ÉPICERIES)

On n'imiter pas l'inimitable
Rasoir de sûreté
APOLLO

Breveté
Le seul dont la lame est à tranchants courbes
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros: SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
31, rue Pastourelle, Paris



Chenil Français
CHIENS POLICIERS
et de luxe toutes races
Expéditions de tous pays
PENSION & DRESSAGE
7, rue Victor-Hugo
CHARENTON (Seine)
Téléphone 53

Maison de Vente: 25, RUE DUPHOT, PARIS

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par le PAYS DE FRANCE

56 Cartes
1 Franc

Franco : 1 Fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE
et chez tous les libraires
et marchands de journaux

MALADIES de la FEMME
LE FIBROME

Sur 100 femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes et autres engorgements qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continues auxquelles elles sont sujettes. La femme se préoccupe peu d'abord de ces inconvenients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu; il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.

QUE FAIRE? A toutes ces malheureuses il faut dire et redire: Faites une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la JOUVENCE de l'Abbé SOURY est composée de plantes spéciales, sans aucun poison; elle est faite exprès pour guérir toutes les Maladies intérieures de la Femme: Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes Blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR D'ÂGE, Etourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Varices, Phlébités.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIÉNITINE des DAMES (2fr. 25 la flacon, ajouter 0 fr. 30 p. le p. l'impôt).

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies: le flacon, 5 fr. : franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

(Notice contenant renseignements gratis.)

Sté Maritime & Commerciale du Pacifique

SOCIÉTÉ ANONYME - CAPITAL 6.000.000 DE FR.
74, Rue Saint-Lazare, 74 - PARIS

Placement de 24.000 Bons de 500 Fr. 6%

nets d'Impôts présents et futurs

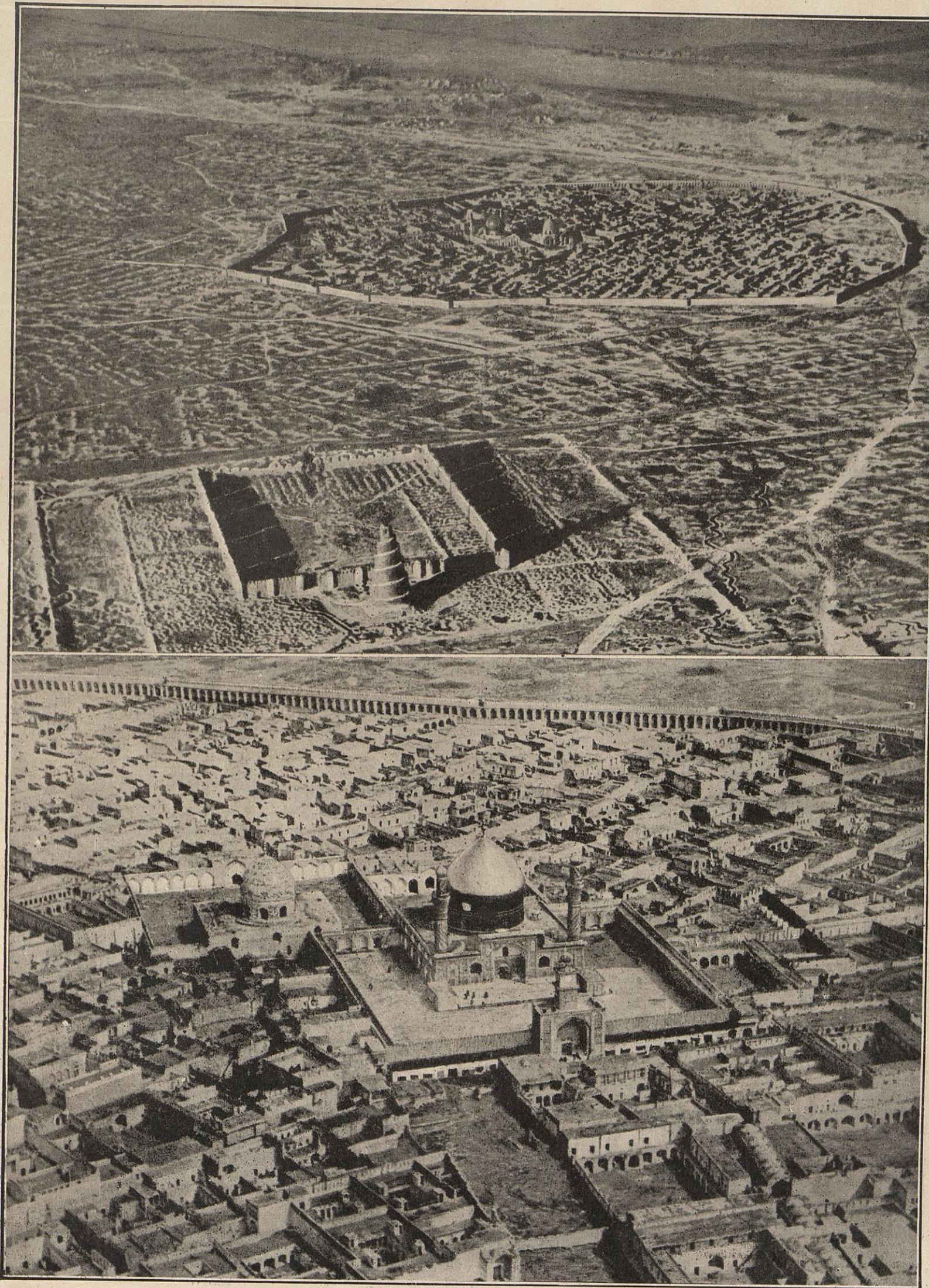
Jouissance : 15 Septembre 1919.

PRIX : 490 FRANCS

Le produit net du placement de ces Bons sera versé à la Banque Industrielle de Chine dans un compte spécial et mis à la disposition de la Société au fur et à mesure de la remise d'inscriptions hypothécaires maritimes de premier rang, prises selon la loi du 10/11 Juillet 1888. Le montant des fonds ainsi remis ne devra pas excéder 600 fr. par tonne de portée en lourd donnée en hypothèque.

Les souscriptions sont reçues dès présent à la BANQUE INDUSTRIELLE DE CHINE
74, Rue St-Lazare, PARIS, et dans ses Succursales.
Inscription légale parue au Bulletin des Annonces légales obligatoires, le 8 Septembre 1919.

UNE VILLE SAINTE VUE D'UN AVION



Samarra (en arabe Sourrâ-man-Râ) justifie son nom poétique, que l'on pourrait traduire par : « Celui qui me voit a le sourire ! » Située sur le Tigre, en Mésopotamie, c'est une ville très ancienne. Souvent ravagée par des invasions, reconstruite en 840 et ornée de superbes édifices par Motassem-Billâ, elle fut pendant près de deux siècles la capitale des califes Abassides, qui l'abandonnèrent pour Bagdad. Les Arabes la vénèrent comme une de leurs villes saintes.